

LINWOOD BARCLAY

DISPARUE
À CETTE
ADRESSE

"Un thriller tortueux à souhait."

LE SOIR



Né aux États-Unis en 1955, Linwood Barclay émigre à Toronto au Canada avec sa famille alors qu'il a à peine quatre ans.

Tout en suivant des études, il exerce divers petits boulots avant d'entamer une carrière de journaliste en 1977, aussitôt son diplôme de littérature anglaise obtenu.

Il commence dans un petit journal local, passe ensuite quelque temps au *Oakville Journal Record* et finit par entrer en 1981 au *Toronto Star*, le quotidien le plus distribué au Canada. Il passe par tous les postes, gravit tous les échelons avant de devenir, en 1993, le chroniqueur le plus populaire de la page « Vie quotidienne ». Il se retire du journalisme en 2008.

Il se lance dans l'écriture en 1995 et publie quatre ouvrages humoristiques de 1996 à 2000 ainsi que quatre thrillers de la série « Zack Walker » de 2004 à 2007. Après le succès de *Cette nuit-là, Les voisins d'à côté*, son deuxième roman, est couronné par le *Arthur Ellis Award* au Canada. Suivront une vingtaine de romans, dont *Contre toute attente*, adapté en mini-série sous le titre *L'accident*, avec Bruno Solo dans le rôle principal ; *Fenêtre sur crime*, sélectionné pour Grand prix des lectrices de ELLE en 2015 ; ou encore *La fille dans le rétroviseur* qui a obtenu le Prix Saint-Maur en poche catégorie Coup de cœur de la Griffes noire en 2015 également. En France, tous ses titres sont disponibles en poche aux Éditions J'ai lu.

Régulièrement en tête des ventes en Angleterre, traduit dans une dizaine de langues, Linwood Barclay s'affirme comme un auteur majeur du polar. Il vit à Burlington, dans l'Ontario, avec son épouse et ses deux enfants.

Disparue à cette adresse

DU MÊME AUTEUR

Cette nuit-là, Belfond, 2009 ; J'ai lu, 2011

Les voisins d'à côté, Belfond, 2010 ; J'ai lu, 2012

Ne la quitte pas des yeux, Belfond, 2011 ; J'ai lu, 2012

Crains le pire, Belfond, 2012 ; J'ai lu, 2013

Mauvais pas, Belfond, 2012 ; J'ai lu, 2013

Contre toute attente, Belfond, 2013 ; J'ai lu, 2014

Mauvais garçons, Belfond, 2013 ; J'ai lu, 2014

Fenêtre sur crime, Belfond, 2014 ; J'ai lu, 2015

Mauvaise compagnie, Belfond, 2014 ; J'ai lu, 2015

Celle qui en savait trop, Belfond, 2015 ; J'ai lu, 2016

Mauvaise influence, Belfond, 2015 ; J'ai lu, 2016

La fille dans le rétroviseur, Belfond, 2016 ; J'ai lu, 2017

En lieux sûrs, Belfond, 2017 ; J'ai lu, 2018

Fausse promesses, Belfond, 2018 ; J'ai lu, 2019

Faux amis, Belfond, 2018 ; J'ai lu, 2020

Vraie folie, Belfond, 2019 ; J'ai lu, 2020

Champ de tir, Belfond, 2020 ; J'ai lu, 2021

Du bruit dans la nuit, Belfond, 2021 ; J'ai lu, 2022

Le vertige de la peur, Belfond, 2022 ; J'ai lu, 2023

D'origine inconnue, Belfond, 2023 ; J'ai lu, 2024

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :
www.linwoodbarclay.com

LINWOOD BARCLAY

Disparue à cette adresse

Traduit de l'anglais (Canada)
par Renaud Morin



Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les faits et les dialogues sont issus de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait purement fortuite.

TITRE ORIGINAL
Take Your Breath Away

ÉDITEUR ORIGINAL
HQ, une marque de HarperCollins *Publishers* Ltd, Londres

© NJSB Entertainment Inc., 2022. Tous droits réservés.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Belfond, un département place des éditeurs, 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Neetha

Prologue

— On peut se contenter de les tuer, mais il existe d'autres options.

— Si tant est qu'on en ait, dit Brie Mason. Il n'y en a peut-être qu'une seule.

— Oh, fit l'homme qui avait son prénom, CHARLIE, COUSU sur sa salopette grise. Il n'y en a jamais qu'une seule.

Brie sentit son cœur se serrer.

— Vous plaisantez.

Charlie était à genoux devant l'évier de la cuisine, inspectant l'intérieur du placard du bas avec une lampe torche.

— C'est que les souris ne sont pas vraiment des solitaires, si vous voyez ce que je veux dire. Ce sont de petites créatures sociables qui aiment bien traîner avec leurs congénères. (Il plissa les yeux.) Je vois ce qui ressemble à deux chiures dans le fond, sous le siphon.

— Sous le quoi ?

— Le siphon de vidange, sous l'évier.

— Ah oui, bien sûr, dit Brie en pensant qu'avec un mari dans le bâtiment, elle aurait dû savoir ce genre de chose.

Elle s'adossa à l'îlot de la cuisine, les bras croisés sur la poitrine, faisant mine de surveiller les opérations.

— Et par *chiures*, vous voulez dire des crottes ?

— Ça y ressemble. Vous avez déjà eu des souris ?

— Pas que je sache. Nous ne sommes pas ici depuis très longtemps. Vous êtes capable de dire de quand datent ces crottes ?

Charlie gloussa.

— Eh bien, je ne saurais pas les dater au carbone 14 ou quoi. Si vous n'êtes pas certaine d'être infestée, qu'est-ce qui vous a poussée à appeler ?

— J'ai cru entendre quelque chose hier soir. Comme un bruissement. J'étais assise là dans la cuisine et tout était très silencieux. Mon mari est absent et...

Brie s'interrompt. Ça lui avait échappé. Vous ne dites pas que votre mari est absent quand il y a un inconnu chez vous, même si Charlie n'avait rien d'inquiétant. C'était un dératiseur agréé, après tout. Elle devait pourtant reconnaître qu'il avait un côté excentrique. Immense, avec une moustache grisonnante en guidon de vélo aux pointes cirées, comme s'il débarquait à l'instant d'un tournage de western. Avec un chapeau haut de forme, il aurait ressemblé au type qui attache la fille sur les rails de la voie ferrée. Avant d'entrer dans la maison, il était resté sur le seuil pour fumer sa cigarette jusqu'au filtre, aspirant avidement les deux dernières bouffées comme s'il en avait besoin pour affronter ce qui l'attendait.

Quand il était entré, Brie avait manqué tourner de l'œil à cause de l'odeur de tabac qui semblait

émaner de tout son corps. Et ce bleu de travail, pensa-t-elle, n'était pas passé au pressing depuis l'époque où Will Smith jouait dans une sitcom.

Odeur mise à part, il avait l'air plutôt compétent, mais n'empêche, vous ne laissiez pas échapper que vous étiez seule. Elle attribua son imprudence au fait qu'elle était déjà sur les nerfs. Elle avait de plus gros soucis que la présence de quelques souris chez elle.

— Absent pour affaires ? demanda Charlie qui éteignit sa torche et se releva en s'appuyant sur le bord du plan de travail. Les genoux, ce n'est plus ce que c'était.

— Je l'attends d'un instant à l'autre, répondit Brie en tripotant nerveusement son collier ras-de-cou en argent.

En réalité, Andrew n'était pas censé rentrer de leur chalet sur le lac avant le lendemain dimanche, probablement en fin d'après-midi. Bien entendu, cela pouvait changer, si les choses tournaient comme Brie l'imaginait. Son ami et associé, Greg Raymus, était là-bas aussi, dans son propre chalet, à un jet de pierre du leur. Ils étaient partis tous les deux vendredi, et Brie avait eu le sentiment que leur week-end entre hommes ne se passerait peut-être pas aussi bien que prévu.

— Il fait quoi comme genre de travail ? demanda Charlie.

— Entrepreneur dans le bâtiment. Il travaille sur des projets de petite et moyenne envergure. Des centres commerciaux, des maisons de ville, des fast-foods, ce genre de choses.

Charlie fit la grimace en balayant la cuisine du regard pendant une demi-seconde, comme s'il exprimait un jugement.

— Je vois, dit-il.

Brie rit nerveusement.

— Laissez-moi deviner. Vous vous dites que, pour un type qui travaille dans le bâtiment, sa maison ne ressemble pas à grand-chose.

— Je n'ai pas dit ça.

— C'est encore dans son jus. Il y a beaucoup de travaux à prévoir. On en est au stade où on doit décider si ça vaut le coup de faire des travaux puis de la revendre, ou s'il ne serait pas plus sensé de mettre tout par terre et reconstruire. C'est une des plus anciennes maisons de Mulberry. En attendant, dit-elle avec un haussement d'épaules, j'aimerais autant ne pas cohabiter avec des petits rongeurs à fourrure.

Il sourit, découvrant deux rangées de dents brunes tachées par le tabac.

— J'ai deux solutions à vous proposer. (Il renifla, passa son index sous son nez en veillant à ne pas altérer la parfaite symétrie de sa moustache.) Je peux poser des pièges ici et là, genre pièges à glu ou les traditionnelles tapettes à souris, en les appâtant au beurre de cacahuètes. J'en place dans le placard ici, sous la cuisinière, dans le garage. Ou bien je peux mettre du poison aux mêmes endroits. Des produits puissants. Vous avez des animaux de compagnie ?

— Non.

— Tant mieux. Vous ne voudriez pas qu'ils se rendent malades en grignotant ces machins. L'inconvénient du poison, c'est que les souris vont se réfugier quelque part à l'intérieur de vos cloisons pour y crever et que ça va puer pendant quelques jours avant qu'elles se déshydratent et tombent plus ou moins en poussière.

Si vous commencez un jour à trouer les murs, vous trouverez peut-être de minuscules squelettes couverts de poils.

Cette perspective fit frissonner Brie.

Charlie marqua une pause, l'air songeur, puis il dit :

— Il y aurait bien une autre façon de faire...

Brie attendit tandis que le dératiseur ouvrait une volumineuse caisse à outils qui ressemblait à celle que son mari emportait quand il partait à la pêche, et où il mettait tout son matériel, des leurres à sa trousse de secours. La caisse de Charlie était néanmoins plus grosse. Il en sortit un récipient rectangulaire en plastique gris d'une dizaine de centimètres, ayant à peu près la forme et la taille d'une plaquette de beurre.

— Vous voyez, il y a une petite trappe au bout, expliqua-t-il. Vous mettez un appât à l'intérieur en laissant la trappe ouverte, et quand la souris entre ça déclenche la fermeture du piège.

Il fit la démonstration.

— Donc, quand vous voyez que la trappe est fermée, vous savez que vous l'avez attrapée. Après, vous pouvez l'emporter dehors, ouvrir la trappe et la libérer.

— Oh ! dit Brie. Un piège respectueux des animaux.

Charlie approuva d'un hochement de tête.

— Mais elle ne va pas revenir à l'intérieur ?

— Pour éviter ça, vous faites le tour de la maison et vous repérez les accès qu'elle et ses copines sont susceptibles d'emprunter. Colmatez les fissures, bouchez les trous. Inspectez les aérations du sèche-linge et de la cuisinière, au

cas où. Je sais que ce n'est pas aussi efficace que de les tuer, mais c'est une solution à envisager.

L'expression de Charlie se fit grave.

— Ce que les gens oublient, c'est que les animaux ont une âme, eux aussi. Que ce soit nous, un chien, un chat, et même une modeste souris, nous sommes tous des créatures de Dieu.

— C'est... une philosophie intéressante venant de quelqu'un qui exerce votre métier.

— Vous savez, lorsqu'il m'arrive de trouver un animal dans la maison de quelqu'un et de l'emmener, je ne le tue pas. Et je ne le relâche pas non plus, dans les bois ou ailleurs. Je le garde et j'en prends soin.

— Quoi, dans une cage ?

Charlie confirma d'un hochement de tête.

— Je m'occupe de tout un tas de bestioles. Je les nourris, je les soigne.

— Eh bien, dit Brie sans trop savoir quoi en penser.

— Bon, bref, revenons à nos moutons. Je ne suis pas certain que vous soyez infestée, alors permettez-moi de vous demander : vous faites de la pâtisserie ?

— Je vous demande pardon ?

— Des muffins, des cupcakes... Vous en faites ?

— Euh, pas trop. Je ne suis pas exactement la plus grande cuisinière du monde. Andrew, lui, cuisine un peu, dit-elle en souriant. Nous achetons beaucoup de plats à emporter.

Charlie avait l'air déçu.

— Vous avez de la farine ?

— De la farine pour la cuisine ?

— Ouais.

Elle alla ouvrir un des placards et pointa du doigt une boîte sur l'étagère du bas. Elle la prit et ôta le couvercle.

— Ça ?

— Ce soir, avant d'aller vous coucher, dit Charlie, saupoudrez-en par terre devant l'évier. Si vous avez des souris, vous verrez l'empreinte de leurs toutes petites pattes demain matin. Si vous ne voyez rien, c'est probablement que vous n'en avez pas.

Brie hocha la tête, impressionnée.

— Et après, je passe l'aspirateur.

— Tout à fait. (Il posa deux petites cages sur le plan de travail.) Je vais vous laisser ces deux-là, et je repasserai demain pour voir si vous avez repéré des traces, à ce moment-là vous déciderez comment vous voulez gérer ça.

Elle lui demanda combien elle lui devait, et il lui répondit qu'ils verraient ça le lendemain, une fois qu'ils auraient déterminé si elle avait vraiment des rongeurs. Elle pourrait alors opter pour d'autres pièges inoffensifs, ou des pièges à glu, voire des appâts empoisonnés.

Elle l'accompagna jusqu'à sa camionnette et elle se rendit compte qu'elle n'était plus sensible aux relents de tabac qu'il dégageait. Elle en conclut qu'on pouvait s'habituer à presque n'importe quelle odeur.

Pendant qu'il sortait de l'allée en marche arrière, Brie remarqua un véhicule familial garé de l'autre côté de la rue, trois maisons plus loin. Un monospace bleu. Il y avait un homme assis au volant, qui regardait dans sa direction.

Bon sang, pensa-t-elle, qu'est-ce que Norman fiche ici ?

Si d'aventure il venait sonner à sa porte, elle lui dirait poliment de partir, qu'il lui avait fait ses excuses, qu'elle les avait acceptées, et qu'il devait rentrer chez lui.

Ce soir-là, elle mangea seule dans la cuisine en guettant le moindre bruissement en provenance du dessous des placards ou de l'intérieur des cloisons. En vain.

Peu avant 22 heures, elle prit son téléphone, sélectionna le numéro de son mari dans sa liste de contacts et cliqua sur l'option FaceTime. Quelques secondes plus tard, le visage d'Andrew apparut, souriant chaleureusement.

— Hé, dit-il gaiement. Comment ça va ?

Il a l'air heureux.

— Ça va. Je ne te dérange pas ?

— Non. Greg est déjà reparti chez lui. Je vais me coucher tôt. On a passé presque quatre heures sur l'eau. On a pris beaucoup de soleil. Ça nous a lessivés.

— Tu as l'air crevé. Tu as attrapé quelque chose ?

— À part un coup de soleil sur la nuque, rien.

— Comment va sa jambe ?

— Il boite encore un peu, mais il est plus ou moins remis. Il a trébuché une fois en montant dans le bateau. Quel idiot de croire qu'il pouvait sauter d'aussi haut ! Il y a vingt ans, peut-être, mais il est trop vieux pour ces conneries. Nous le sommes tous les deux.

— Alors, de quoi avez-vous parlé pendant tout ce temps ?

— Je ne sais pas. Comme d'habitude, répondit Andrew avec un haussement d'épaules.

— Des trucs de boulot ?

— Entre autres. Mais on a surtout évoqué des souvenirs, on s'est repassé nos glorieuses années. Je n'avais pas très envie de parler boulot, vu comment ça se passe en ce moment... Et je lui ai dit que j'en avais fini de t'infliger rénovation après rénovation. Que si tu te plaisais là où on est, on resterait, ou qu'on ferait en sorte de trouver la maison de tes rêves.

Brie sourit, comme s'il était vraiment sincère cette fois.

— J'ai fait venir quelqu'un aujourd'hui, un dératiser, pour voir si on a des souris. J'ai cru entendre quelque chose dans les murs. Un drôle de numéro, ce type. Il préfère ne pas les tuer s'il n'y est pas obligé. Un exterminateur sensible.

— Ce ne serait pas étonnant qu'on ait des souris. C'est une vieille baraque, elles ont des dizaines d'accès possibles.

Elle inclina brièvement le téléphone de façon à ce qu'il puisse voir le sol.

— Tu vois ?

— Tu as renversé quelque chose ?

— C'est de la farine. Une idée du dératiser. Si je vois des empreintes demain matin, je saurai qu'on a de la compagnie.

— Hé, dit Andrew en se touchant le cou. Ça fait plaisir de te voir porter ça.

Elle effleura son collier et sourit.

— Je l'adore. Il ne me quitte pas.

— Rien d'autre à part ça ?

Est-ce qu'elle devait lui parler de la visite de Norman ? Non, ce n'était pas une bonne idée.

— Non, rien. Écoute, je vais te laisser. À quelle heure tu rentres ? Je te prépare à déjeuner ?

— Ne t'en fais pas pour moi. Probablement en milieu d'après-midi.

— D'accord.

— Je t'aime.

— À plus, dit Brie avant de raccrocher.

Elle éteignit la cuisine et monta à l'étage. Quand Andrew découchait, que ce soit pour le travail ou le plaisir, elle n'arrivait pas à s'endormir tout de suite. Elle lisait, regardait les *late-night show* de Kimmel ou Colbert, ou se mettait au lit avec un ordinateur portable et le genre de comédie romantique qu'Andrew serait incapable de supporter jusqu'au bout.

On était samedi, il n'y avait donc ni Kimmel, ni Colbert, ni Fallon. Elle se saisit du livre sur sa table de nuit. C'était le dernier James Lee Burke et, comme souvent, Robicheaux avait bien du mal à empêcher son ami Cletus d'arracher la tête de quelqu'un. Peu après minuit, après avoir lu et relu quelques pages sans vraiment réussir à se concentrer, elle sentit ses paupières se fermer d'un coup.

Elle éteignit et s'endormit.

Elle se réveilla peu avant 5 heures et ne parvint pas à retrouver le sommeil, se demandant s'il y avait de petites empreintes de pattes dans la farine devant l'évier. Sa curiosité étant plus forte que son désir de rester sous la couette, elle sortit du lit, alluma quelques lampes, comme il faisait encore nuit dehors, et descendit l'escalier.

Au moment d'atteindre le rez-de-chaussée, elle sentit un frisson d'excitation mêlée d'appréhension. Il y avait un certain suspense à l'idée de découvrir si des créatures étaient passées dans la cuisine, mais en même temps, elle s'inquiétait

des conséquences. Une fois l'infestation confirmée, elle savait qu'elle serait prise d'une frénésie ménagère, viderait les placards et les tiroirs de tous les couteaux, poêles, casseroles, fourchettes et spatules qu'une souris aurait pu toucher et les passerait à la machine.

Brie pénétra dans la cuisine en retenant son souffle, actionna l'interrupteur et baissa les yeux sur le sol.

Il y avait bien des empreintes. Mais ce n'était pas des souris qui les avaient laissées. Ou alors des souris qui chaussaient du 45.

Elle eut un hoquet de surprise.

À cet instant, elle crut entendre quelque chose derrière elle. Et se retourna brusquement.

Elle n'eut même pas le temps de crier.

SIX ANS PLUS TARD

SAMEDI

1

Cela paraissait surréaliste.

Et d'autant plus dingue que c'était l'activité la plus banale qui soit : faire ses courses dans un supermarché. Pousser son chariot dans les allées. S'arrêter pour examiner les produits frais. Inspecter un chou-fleur. Chercher des bananes encore vertes. Jeter un coup d'œil aux dizaines de paquets de céréales différentes. Bourrées de sucre et délicieuses et mauvaises pour la santé, ou riches en fibres et dégoûtantes et bonnes pour la santé. Il y avait une centaine de sortes de cafés. Avait-elle déjà remarqué le nombre de marques disponibles ? C'était peut-être pour cela qu'une activité aussi ordinaire lui apparaissait soudainement étrange et insolite. Comme si elle s'y livrait pour la première fois.

Ou du moins la première fois depuis une éternité.

Elle avait fait ses courses au supermarché un millier de fois – et ce n'était pas du tout une exagération. Un millier de fois, facilement. Mettons que vous sortiez faire des provisions deux fois par semaine, on arrivait à plus de cent fois par an. Et vu qu'elle avait dans les trente-cinq ans et qu'elle faisait elle-même ses courses depuis

qu'elle avait quitté la maison de ses parents à l'âge de vingt ans, eh bien, voilà. Faites le calcul.

Cela représentait beaucoup d'allers-retours au Stop & Shop, au Whole Foods ou au Walmart du coin.

Mais ce jour-là, c'était différent parce qu'elle ne savait vraiment pas quoi acheter. Ce qu'elle balançait dans son chariot avait-il une quelconque importance ? Elle décida de s'en tenir aux articles de base. Du lait, des œufs, des fruits. Un pack de bières. Faire une liste aurait peut-être été une bonne idée. Ça l'aurait aidée à choisir des choses qu'Andrew aimait.

Si cette visite au supermarché lui paraissait aussi étrange, c'était peut-être parce qu'elle ne voulait pas être repérée. Tomber sur quelqu'un qui la connaissait. Pas à ce stade. Elle parcourait donc les allées en gardant la tête baissée. En essayant de se replier sur elle-même. Elle se disait que, la prochaine fois qu'elle irait faire ses courses, elle choisirait un endroit qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter.

À un moment donné, elle crut qu'elle avait été repérée, reconnue, malgré les précautions qu'elle avait prises. Alors qu'elle passait devant le comptoir de la boucherie, un homme, qui faisait ses courses seul, tenta d'engager la conversation. Il avait probablement la cinquantaine, les cheveux gris, un veston en tweed, une chemise blanche à col boutonné. Séduisant et, à coup sûr, divorcé ou veuf, parce qu'il la draguait manifestement.

Ils étaient pratiquement épaule contre épaule quand il prit un rôti enveloppé de cellophane et demanda :

— D'après vous, c'est quoi, le temps de cuisson ?

— Aucune idée. Je ne mange pas de viande.

Ce n'était pas la meilleure des reparties, vu qu'elle avait déjà déposé un petit paquet de steak haché dans son chariot. L'ayant remarqué, l'homme dit :

— Alors, vous voudrez peut-être reposer ça ?

Elle l'ignora et poussa rapidement le chariot plus loin dans l'allée, presque sûre de l'entendre marmonner un « salope » dans sa barbe.

Alors qu'elle longait le rayon rempli de multiples variétés de chips et autres biscuits apéritifs, elle eut l'impression qu'une femme la dévisageait, mais elle se persuada qu'elle était parano. Ce n'était pas comme si on l'avait arrêtée en lui lançant : « Hé, c'est bien toi ?! » Elle commençait à se demander si cette excursion au supermarché, qu'elle avait pourtant crue nécessaire, était une si bonne idée. De toute façon, elle estima avoir suffisamment rempli son chariot et se dirigea vers la sortie. Elle avait pris une demi-douzaine d'articles en trop pour pouvoir passer par la caisse rapide et envisagea de renoncer à quelques-uns. Mais il lui faudrait autant de temps pour les remettre en rayon que pour passer par une caisse normale.

— Il vous faut des sacs ? demanda la femme de forte corpulence assise derrière la caisse.

Elle fit oui de la tête.

— Vous avez une carte de fidélité ?

— Pardon ?

— Une carte de fidélité.

— Non, je n'ai pas ça.

Une fois qu'elle eut emballé les provisions et déposé les sacs dans son chariot, la caissière

annonça un total de cinquante-cinq dollars et vingt-neuf *cents*.

— Vous payez comment ?

Elle sortit trois billets de vingt de son sac à main.

— En espèces.

— Très bien.

Elle manœuvrait le chariot pour le pointer vers les portes quand la caissière la rappela :

— Madame, votre monnaie !

Elle avait été tellement distraite qu'elle n'avait pas pensé à la récupérer. Elle tendit la main, prit l'argent et le jeta dans son sac.

Elle poussa le chariot sur le parking et souleva le hayon d'un break Volvo noir datant du milieu des années 2000. Elle déposa les sacs à l'intérieur, referma le hayon. Une plaque d'immatriculation y était fixée, dont les lettres et les chiffres étaient recouverts d'assez de terre et de saletés pour les rendre illisibles.

Elle s'assit au volant et laissa passer d'autres voitures pendant presque une minute avant de sortir de sa place en marche arrière. Le parking était très fréquenté, comme tous les samedis matin.

Surtout pas d'accrochage, se dit-elle. C'était vraiment la chose à éviter.

Une fois sortie du parking, elle traversa la ville pour rejoindre un des quartiers ouest de Milford.

Elle mit son clignotant quand elle aperçut le panneau de Mulberry Street et s'y engagea. Le quartier était très animé ce jour-là. On était le 2 avril – trop tard pour les poissons d'avril, pensa-t-elle avec tristesse – et beaucoup de propriétaires étaient occupés à nettoyer leur jardin.

Ils ratissaient les derniers débris de l'hiver, qu'ils fourraient dans des sacs en papier à recycler. Des hommes maniaient des souffleurs à feuilles qui faisaient autant de raffut qu'un avion à réaction volant à basse altitude. Une femme courait à côté d'une petite fille d'à peine cinq ans qui apprenait à faire de la bicyclette. Deux autres femmes se tenaient à l'extrémité d'une allée privée, l'une d'elles toujours en pyjama et en robe de chambre, et elles papotaient, une tasse à la main.

Quel quartier agréable, songea la femme dans la Volvo. On se serait cru dans une de ces séries télévisées des années 1950. Non qu'elle soit suffisamment âgée pour les avoir vues lors de leur première diffusion, mais n'était-ce pas June Cleaver là-bas, qui apportait un grand verre de citronnade à Ward ? Et le jeune Opie¹ qui passait en courant, un lance-pierre glissé dans sa poche arrière ?

Et dire qu'une chose aussi horrible pouvait arriver dans une rue comme celle-ci...

Oh, voilà, elle était quasiment arrivée à destination.

Elle remit son clignotant, laissa passer un gamin sur un skateboard à moteur, puis engagea la Volvo dans une allée privée. Elle remarqua qu'un homme balayait les marches de son porche à l'entrée de la maison d'à côté. Elle enclencha la position Parking, descendit et alla ouvrir le hayon. Elle se saisit de deux sacs,

1. June Evelyn Bronson Cleaver, Ward et Opie sont les personnages de la sitcom américaine à succès *Leave It to Beaver*, diffusée entre 1957 et 1963. (Toutes les notes sont du traducteur.)

longea la voiture en laissant le hayon ouvert, et ce fut à ce moment-là qu'elle leva les yeux vers la maison.

C'était manifestement une construction récente, à en juger par le style architectural. Des angles durs, d'immenses surfaces vitrées. Des panneaux solaires encastrés dans la toiture. Un design résolument contemporain.

La femme s'arrêta net, comme si elle venait de heurter un mur invisible.

— Qu'est-ce que...

L'homme qui balayait son porche jeta un coup d'œil dans sa direction.

Elle tourna la tête pour regarder la maison de gauche, puis celle de droite, comme pour s'assurer qu'elle était à la bonne adresse. Elle finit par concentrer son attention sur le numéro fixé à la porte devant laquelle elle se trouvait.

36.

— Où...

Elle laissa tomber ses provisions par terre. Une boîte d'œufs s'échappa d'un des sacs, le couvercle s'ouvrit et un œuf se brisa sur l'allée.

— Où est ma maison ? demanda-t-elle tout haut. Où est passée ma maison ?

La porte d'entrée s'ouvrit, et une adolescente en survêtement avec des mèches roses dans les cheveux passa la tête dans l'embrasure.

— Je peux vous renseigner ?

— Où est ma maison ? s'écria-t-elle avec effroi. Une maison ancienne. En briques rouges. Une véranda, une balustrade. Où est-elle, bon sang ?!

L'homme de la maison d'à côté fit quelques pas vers elle.

— Euh, je pense que vous avez dû vous tromper d'adresse, dit la jeune fille.

— C'est bien le 36.

— Ouais, c'est ça. Mais peut-être que vous vous êtes trompée de *rue* ?

Trente-six Mulberry, insista la femme. C'est le 36 Mulberry.

— Ouais, dit lentement l'adolescente.

— Ça ne va pas du tout. *Cette maison n'a rien à faire ici*. C'est une maison ancienne qui est censée être ici. Avec... avec de la brique rouge et une véranda, qui s'affaisse un peu. Ma maison. Elle était juste là. *Juste là !* Comment une maison peut disparaître comme ça ?

— La maison dont vous parlez, ils l'ont rasée, genre, il y a trois ans et mes parents ont fait construire celle-là. Vous avez dit que c'était *votre* maison ?

— Ce n'est pas normal, dit la femme.

L'adolescente haussa les épaules et retourna à l'intérieur, laissant l'inconnue plantée là, à fixer bouche bée la maison sortie de terre trois ans plus tôt.

— C'est impossible, dit-elle.

L'homme au balai se tenait à présent à la limite entre les deux terrains. Il dévisagea la femme en plissant les yeux, comme s'il ne croyait pas ce qu'il voyait et voulait en avoir le cœur net.

— Brie ? demanda-t-il.

La femme lui jeta un coup d'œil, le visage dénué d'expression.

— Mon Dieu, Brie, c'est toi ?

Subitement, la femme retourna à sa voiture, mit le contact et sortit de l'allée en marche arrière, écrasant les œufs qui restaient quand

elle braqua les roues avant, le hayon encore relevé. La voiture déboucha dans la rue en faisant vrombir sa transmission et manqua renverser le gamin qui s'en revenait sur son skateboard à moteur.

La Volvo stoppa brutalement dans un grincement de freins. Elle resta à l'arrêt une demi-seconde, le temps que la femme enclenche la position Drive, puis s'éloigna à toute vitesse sous le regard de l'homme au balai.

2

Andrew

J'ai roulé sur le côté, ouvert les yeux et regardé le réveil sur la table de nuit. Quasiment 8 heures. Purée. Je ne dormais presque jamais aussi tard. J'ai été pris de panique en pensant que j'allais être en retard à un rendez-vous avec un client potentiel, puis je me suis rappelé que non seulement nous étions samedi, mais que mon rendez-vous avait déjà eu lieu la veille.

Quand je me suis retourné pour voir si Jayne était réveillée, je l'ai trouvée qui me fixait d'un œil, la tête à moitié enfouie dans l'oreiller, ses cheveux châtain étalés dessus. Elle a esquissé un sourire.

— Bonjour, Andrew, a-t-elle dit avec une formalité feinte.

— Il est presque 8 heures. Tu es réveillée depuis longtemps ?

— Cinq minutes, peut-être. Je te regardais. Je t'ai réveillé par télépathie.

J'ai souri, puis j'ai passé un bras autour d'elle sous les couvertures et l'ai attirée contre moi.

— Tu as de grands pouvoirs.

— En effet, a-t-elle dit avant de me donner un baiser léger comme une plume. Je peux aussi lire dans les pensées.

— D'accord, je pense à quoi, là ?

J'imagine qu'elle a levé les deux yeux au ciel, mais je n'en ai vu qu'un.

— Trop facile. Faut que ce soit dur.

J'ai souri.

— Incroyable. Tu as trouvé du premier coup.

Il lui a fallu une seconde pour comprendre, puis elle a souri à son tour.

— En fait, j'allais dire « pain perdu ». Ta requête habituelle du samedi matin.

— D'accord, peut-être ça aussi. Un peu plus tard.

Jayne a changé de position pour se rapprocher de moi, pressant son corps contre le mien. J'ai vu que la porte de la chambre était ouverte.

— On devrait peut-être fermer ça, ai-je dit.

Elle s'est retournée brusquement, a rejeté les couvertures et elle est sortie du lit. Son tee-shirt XXL lui arrivait presque aux genoux. Alors qu'elle s'approchait de la porte à petits pas, elle s'est arrêtée à mi-chemin et s'est retournée pour demander :

— Tu l'as entendu rentrer hier soir ?

J'ai essayé de me souvenir.

— Non.

Le fait est que j'étais moins attentif qu'elle aux allées et venues de Tyler Keeling. C'était son frère après tout, donc, si on s'en tient à la biologie, plus son souci que le mien, même si je n'étais pas indifférent à son bien-être.

— Moi non plus, je crois, a dit Jayne.

Tyler lui avait envoyé aux alentours de 22 h 30 un message promettant qu'il serait rentré avant 23 heures, ou un peu après, car il était sur le point de partir de chez son copain. Jayne avait

proposé d'aller le chercher, où qu'il soit, mais il avait répondu que ce n'était pas la peine, qu'un de ses autres copains, qui était en âge de conduire et disposait de la Hyundai de sa mère, allait le ramener. Il avait laissé son vélo à la maison, ne voulant pas le prendre la nuit au cas où on le lui faucherait devant la maison de son copain. Les antivols n'étaient pas vraiment dissuasifs quand le voleur était suffisamment déterminé.

Jayne avait répondu par un « OK » et était allée se coucher avec l'assurance qu'il serait rentré peu après qu'elle se serait endormie.

Mais à présent, alors qu'elle se tenait entre le lit et la porte, j'ai vu une expression de doute passer sur son visage.

— Je vais aller vérifier, a-t-elle dit.

Elle s'est glissée hors de la chambre et a longé le couloir. Je me suis assis dans le lit en attendant. Elle est revenue moins de dix secondes plus tard.

— Il n'a pas couché dans son lit, a-t-elle dit.

— Il est peut-être déjà debout.

Mais je savais en le disant que c'était très peu probable. Tyler ne se serait pas levé d'aussi bonne heure un samedi matin et, même s'il avait été matinal, il n'était pas du genre à faire son lit de sa propre initiative.

— Ça m'étonnerait.

— Merde, ai-je dit, et j'ai repoussé les couvertures. J'étais en boxer, une tenue suffisamment décente pour entreprendre une fouille de la maison.

Je me suis glissé devant Jayne dans le couloir et j'ai jeté un coup d'œil dans la chambre de Tyler. Le lit était fait.

— Tu ne me crois pas ? a demandé Jayne.

J'ai descendu l'escalier et suis entré dans la cuisine. Aucune trace ici non plus. Pas de bol dans l'évier, pas de banane à moitié mangée sur la table. Jayne, téléphone en main, s'apprêtait à lui envoyer un message ou peut-être à l'appeler, quand j'ai jeté un coup d'œil par la baie vitrée coulissante qui ouvrait sur la terrasse en bois du jardin.

— Jayne.

Elle était déjà en train de pianoter.

— Quoi ?

— Dehors.

Elle est venue se mettre à côté de moi et a découvert la scène : Tyler était affalé sur une des chaises longues, les bras serrés autour de lui pour se tenir chaud, son sweat à capuche bleu n'y suffisant pas. J'ai remarqué ce qui ressemblait à une coulure de vomi sur sa manche, observation confirmée par la flaque sur la terrasse, un mètre plus loin.

— Bon sang, a dit Jayne qui a déverrouillé et fait coulisser la baie vitrée sur son rail.

Elle est sortie sur la terrasse, et je l'ai suivie, à un pas de distance. Sous mes pieds, les lames étaient froides et trempées par la rosée que le soleil du matin n'avait pas encore séchée. J'ai laissé Jayne prendre la direction des opérations.

— Tyler, a-t-elle appelé, penchée au-dessus de lui, puis, sur un ton plus sec : Tyler !

Il s'est agité un peu, a ouvert un œil.

— Oh. Salut.

— À quelle heure es-tu rentré ? lui a demandé sa sœur.

— Euh, je sais pas trop, a-t-il dit en se contorcionnant pour se redresser.

— Rentre te débarbouiller, a-t-elle dit, attendant qu'il réussisse à se mettre debout.

Quand il est passé devant moi, j'ai senti l'odeur d'alcool, et de vomi, qui émanait de lui. Je l'ai retenu doucement par le bras et j'ai pointé du doigt les saletés qu'il avait laissées sur la terrasse.

— Le tuyau est là-bas, mon pote.

— Je suis pas ton pote, a-t-il marmonné en évitant de croiser mon regard.

À sa décharge, il a fini par nettoyer la terrasse avant d'entrer dans la maison, mais au lieu d'enrouler le tuyau autour du robinet, il l'a laissé en vrac sur la pelouse. Dans la cuisine, il est passé devant nous en traînant les pieds, non sans que Jayne lui ait rappelé qu'il prenait son poste au Whistler's Market, un des supermarchés indépendants de l'ouest de Milford, à midi.

Jayne et moi sommes remontés à l'étage. Nous avons pris notre douche l'un après l'autre, et nous nous sommes retrouvés dans la cuisine environ une demi-heure plus tard, silencieux. Je savais qu'elle était embarrassée par le comportement de son frère, et qu'elle attendait peut-être que je dise quelque chose, mais je n'avais pas envie d'intervenir, du moins pas encore.

J'ai mis le café en route, et Jayne a quand même préparé du pain perdu, mais elle ne s'est pas donné la peine de mettre un couvert pour Tyler qui, nous le savions, ne referait surface qu'au tout dernier moment. Il n'avait pas encore son permis de conduire, mais il pilotait son vélo à dix vitesses comme un champion, et il était

donc très peu probable qu'il arrive en retard au travail. Tyler était ainsi fait qu'il se foutait d'à peu près tout, mais était ponctuel au travail. Il ne crachait pas sur l'argent, et cela lui coûtait énormément de refiler vingt dollars par semaine à sa sœur pour contribuer, symboliquement, aux dépenses du foyer. Ce n'était pas moi qui réclamais cet argent. L'initiative venait de Jayne.

Quand nous nous sommes assis l'un en face de l'autre, elle a à peine touché à sa tranche de pain et a fini par dire :

— Je suis désolée.

— Ne t'en fais pas pour ça. J'ai eu dix-sept ans, moi aussi, et...

— Seize. Il aura dix-sept ans le mois prochain.

— D'accord, seize. Des tas de gamins prennent des cuites plus jeunes que ça. Ça ne fait pas de lui un alcoolique. Il va avoir la tête dans le cul toute la journée. Peut-être que ça lui servira de leçon.

— Pas sûr.

— Quand j'avais son âge, j'ai fait bien pire. C'est une période difficile, et il en a bavé. Il va rester pénible un certain temps.

— Tu ne devrais pas avoir à le supporter, Andy. Nous avons déjà retourné le sujet dans tous les sens.

J'avais beau lui répéter que ça ne me dérangeait pas que son frère habite avec nous, elle ne se laissait pas convaincre.

Cela faisait presque deux mois que Tyler était là. Il avait vécu avec son père, Bertrand Keeling, dans la maison familiale à Providence. La mère de Jayne et de Tyler, Alice, était morte environ cinq ans plus tôt. Jayne, qui avait maintenant

vingt-neuf ans, ne vivait plus au domicile familial depuis que Tyler avait dix ans. Il avait été un de ces « bébés surprise ». Leurs parents pensaient en avoir terminé avec les enfants – Bertrand avait toujours dit que Jayne était déjà suffisamment pénible comme ça –, mais Alice s’était retrouvée enceinte à l’âge de quarante ans. Treize ans de différence d’âge, c’était comme un siècle. Difficile d’être une « grande sœur », avec tout ce que cela impliquait, quand vous étiez déjà au lycée et que votre frère portait des couches.

Bert avait succombé à une crise cardiaque foudroyante au mois de janvier, en déblayant l’allée à la pelle après une forte chute de neige. En plus du chagrin d’avoir perdu son père, Tyler vivait aussi avec un fort sentiment de culpabilité. C’était à lui de déneiger l’allée, mais il avait dormi tard et son père avait préféré ne pas le réveiller. Si Tyler était sorti du lit, son père aurait peut-être encore été en vie.

Il était parti habiter en ville, chez sa tante – la sœur de sa mère – qui vivait seule, mais celle-ci s’était vite rendu compte qu’elle n’était pas en mesure de s’occuper d’un adolescent. C’est à ce moment-là que Jayne avait commencé à se demander ce qu’elle devait faire. Elle avait le sentiment de n’avoir jamais vraiment été là pour son petit frère, et que le moment était peut-être venu.

Elle comptait mettre un terme à notre cohabitation et retourner à Providence. Tyler et elle habiteraient dans la maison familiale, qui n’avait pas encore été vendue. Elle s’y était rendue en

voiture pour creuser l'idée, voir si elle pouvait retirer la maison du marché.

« Je suis désolée, m'avait-elle dit un soir au téléphone. Je t'aime... mais c'est mon frère. »

Après notre conversation, j'avais passé une heure ou deux à réfléchir à sa situation, puis j'avais fini par prendre mon téléphone et lui envoyer un message :

TYLER PEUT VIVRE AVEC NOUS.

Le téléphone avait sonné dans ma main presque immédiatement.

« Non, avait dit Jayne. Je ne t'imposerai jamais ça.

— Ce n'est pas un problème. Franchement. Il peut venir. Il y a une chambre supplémentaire. Nous avons la place.

— Ce n'est pas ma maison. Je n'ai pas le droit de te demander ça.

— C'est ta maison. C'est chez nous. Et ce n'est pas toi qui demandes, c'est moi qui propose. Tu oublies par quoi je suis passé. »

Je lui avais rappelé que mes propres parents étaient morts tous les deux à un an d'intervalle. Quand mon père avait succombé à un cancer du poumon, je venais d'avoir douze ans. Dix mois plus tard, comme si Dieu lui-même voulait montrer qu'il possédait un humour noir de dimension cosmique, je perdais ma mère, tuée à Stamford par un chauffard ivre qui avait brûlé un feu rouge et embouti sa Toyota par le côté. Comme je n'avais aucune autre famille pour m'accueillir, j'avais été ballotté de famille

d'accueil en famille d'accueil jusqu'à l'âge de dix-huit ans, quand j'avais pu voler de mes propres ailes.

« Je sais ce que c'est de n'avoir nulle part où aller. J'aurais rêvé d'avoir eu de la famille qui se propose de m'héberger. »

Il en fut décidé ainsi. Mais Tyler s'était montré moins enthousiaste que je l'aurais sans doute été dans des circonstances similaires. Il devait laisser derrière lui son école, son cercle d'amis. Quitter Providence pour venir à Stratford voulait dire repartir de zéro. Et il n'était pas ravi de voir sa sœur endosser un rôle pseudo-parental. Le gamin était à la dérive, et Jayne et moi croyions faire de notre mieux pour lui fournir un environnement stable.

Certains jours, nous avons l'impression de ne pas y arriver.

Plus tard, ce matin-là, je suis allé dans le garage pour essayer de mettre un peu d'ordre dans le bazar qui s'y trouvait. La maison des Keeling avait fini par se vendre et, bien que la plus grande partie du mobilier soit partie au garde-meubles ou ait été donnée, il y avait là plusieurs dizaines de cartons remplis de souvenirs et de reliques de famille que Jayne comptait trier. « Photos », « Impôts » et « Affaires Tyler » étaient griffonnés au feutre sur les cartons. Je pensais au moins les ranger en piles plus nettes le long des murs du garage de façon à pouvoir y caser à la fois la petite voiture de Jayne et ma Ford Explorer vieillissante.

Quelques secondes après avoir commandé l'ouverture de la double porte, j'ai entendu grincer

les gonds de la porte de communication. Jayne tenait une bière dans chaque main.

— Il est pas un peu tôt pour ça ? ai-je fait remarquer en prenant néanmoins la bouteille de Sam Adams qu'elle me tendait.

— On s'en fout, a-t-elle dit en avançant la lèvre inférieure pour souffler sur une mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux. C'est samedi.

Nous avons trinqué avec nos bouteilles. Elle ne buvait pas la même chose que moi, l'étiquette de sa bouteille était en partie masquée par sa main.

Elle m'a regardé avaler une gorgée et a froncé les sourcils.

— On ne donne peut-être pas le bon exemple en buvant avant midi.

— Au moins, on ne vomit pas sur la terrasse, ai-je dit en souriant.

— J'ai des trucs à faire, a dit Jayne, et elle est retournée dans la maison.

J'allais prendre une autre gorgée quand mon portable a sonné. Je l'ai extirpé de ma poche arrière, ai vu max sur l'écran. C'était une surprise de voir le nom de mon ancien voisin. On ne s'était pas parlé depuis longtemps.

— Allô ?

— Andy ?

— Hé, Max, ça fait un bail.

— Eh bien, heureusement que j'avais gardé ton numéro dans mon téléphone. Parce que je ne sais pas trop si je t'aurais retrouvé autrement. J'ai entendu dire que tu avais changé de nom et je ne connais pas le nouveau. Tu es toujours à Milford ?

— Non, ai-je répondu.

C'était gênant pour moi de parler de mon changement de nom, et je ne divulguais pas spontanément ma nouvelle identité.

— Je suis à Stratford maintenant. On traverse le Housatonic et on a l'impression d'être dans un autre État.

— Alors, tu vas trouver ça dingue, et je ne savais pas si je devais t'appeler ou pas, mais je me suis dit que tu voudrais savoir.

— De quoi s'agit-il, Max ?

— Alors, j'étais devant chez moi ce matin, et une voiture se gare dans ton allée. Enfin, ton ancienne allée. Pas devant ton ancienne maison, vu qu'ils ont reconstruit sur le terrain, mais...

— Je suis au courant, Max.

— Enfin bref, la voiture s'arrête et une femme en descend, et elle regarde la maison et là, elle devient comme folle, elle demande ce qui est arrivé à sa maison, où est-ce qu'elle est passée...

J'ai senti les poils de ma nuque commencer à se hérissier.

— Tu es toujours là ? a demandé Max.

— Je suis là.

— La petite voisine, celle qui habite dans la maison où se trouvait la tienne, elle est sortie et elle a dit à cette dame que c'était une maison neuve, que l'ancienne avait été démolie. La femme a paniqué, elle est remontée dans sa voiture et elle a filé. Elle n'a même pas refermé le hayon. On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme. Ou que, je sais pas, c'était *elle*, le fantôme.

Max a marqué un temps d'arrêt, comme s'il se préparait pour la suite.

— Je sais que ça fait six ans que Brie a disparu, Andy, et que tout le monde s' imagine qu'il lui est arrivé malheur. Je ne voudrais pas te donner de faux espoirs et tout, mais...

Un autre silence, puis :

— Mais je pense que c'était elle.

J'avais besoin d'être certain d'avoir bien entendu.

— Tu peux répéter ?

— Brie, dit-il. Je pense que c'était Brie.

3

Audition de Charles Underwood,
le 7 juin 2016, 12 h 30.
Par l'inspectrice Marissa Hardy.

INSPECTRICE HARDY : Monsieur Underwood, quel est le nom de l'entreprise qui vous emploie ?

CHARLES : Triple-A-Pest Control. On est dans l'annuaire sous le nom AAA Pest Control, ce qui fait que c'est sur nous que vous tomberez en premier si vous avez un problème.

INSPECTRICE HARDY : Quand avez-vous reçu l'appel de Brie Mason ?

CHARLES : Samedi matin. Elle croyait avoir entendu quelque chose dans les murs pendant la nuit et elle était passablement affolée. Elle a laissé un message sur le répondeur vu qu'on ne répond pas au téléphone le week-end. Mais j'ai écouté le message et, comme elle avait l'air toute chamboulée, j'ai dit que je pourrais passer dans l'après-midi.

INSPECTRICE HARDY : Et quand êtes-vous arrivé à son domicile au... laissez-moi vérifier... 36 Mulberry ?

CHARLES : J'imagine qu'il était 14 heures, 14 h 30, ouais.

INSPECTRICE HARDY : C'est elle qui vous a ouvert ?

CHARLES : C'est exact.

INSPECTRICE HARDY : Il n'y avait personne d'autre dans la maison ?

CHARLES : Juste elle. Elle a dit que son mari était en déplacement, mais qu'il allait rentrer d'une minute à l'autre.

INSPECTRICE HARDY : Il est rentré ?

CHARLES : Pas pendant que j'étais là, non. J'ai eu l'impression... Parfois, quand vous êtes dans une maison avec une femme seule, ça la rend un peu nerveuse. Alors elle a peut-être dit ça pour que je ne tente rien.

INSPECTRICE HARDY : Pour que vous ne tentiez rien ?

CHARLES : Vous savez bien. Lui faire des avances ou quoi.

INSPECTRICE HARDY : Cela vous arrive parfois ? De faire des avances à vos clientes ?

CHARLES : Oh ça non ! Des fois, ce sont les clientes qui finissent par me draguer.

INSPECTRICE HARDY : Vraiment ?

CHARLES : C'est déjà arrivé. Un jour, une femme m'a appelé alors qu'elle n'avait même pas une araignée dans sa maison, mais elle voulait que je vérifie. Il y a des personnes qui se sentent seules, vous comprenez. Je ne suis pas un cadeau, je sais bien, mais certaines femmes peuvent être désespérées, si vous voyez ce que je veux dire.

INSPECTRICE HARDY : Vous êtes resté combien de temps ?

CHARLES : Une heure environ. Je n'ai vu aucun signe d'infestation d'aucune sorte, encore que, dans ce genre de vieille baraque, ça n'aurait pas été surprenant de trouver quelque chose. Des termites, à défaut de souris. Qui sait ? Les petits rongeurs peuvent facilement entrer dans une vieille maison. Vous saviez que les souris pouvaient grimper aux murs ? J'en ai vu qui étaient entrées par la grille d'évacuation d'une hotte de cuisine. Il a fallu qu'elles

Remerciements

J'ai été aidé. Par beaucoup de gens.

L'équipe de chez HarperCollins, au Royaume-Uni, aux États-Unis et au Canada a été là pour me soutenir à chaque étape.

Une fois encore, les éditrices de chez HarperCollins : Jennifer Brehl (New York) et Kate Mills (Londres) ont accompli des miracles pour mettre ce livre en forme. Comme toujours, je leur suis redevable.

Au Royaume-Uni, Charlie Redmayne, Lisa Milton, Claire Brett, Joe Thomas, Alvar Jover, Georgina Green, Rebecca Fortuin, Anna Derkacz, Rebecca Jamieson, Angie Dobbs, et Halema Begum m'ont également apporté un soutien immense.

Aux États-Unis, ma reconnaissance va à Liate Stehlik, Nate Lanman, Pam Barricklow, Ryan Shepherd, Bianca Flores, Jennifer Hart, David Palmer et Dave Cole.

Au Canada, un grand merci à Leo McDonald, Lauren Morocco, Cory Beatty et Sandra Leef.

Et je ne serais rien sans mon formidable agent, Helen Heller.

Pour finir, ma plus grande reconnaissance va aux libraires et aux lecteurs. Merci, merci, merci.

(Merci également à John Aitchison, dont l'aide inestimable pour *D'origine inconnue* avait curieusement été passée sous silence.)

À la prochaine fois.

P.-S. : ce livre se déroule en 2022, et l'intrigue suggère que la pandémie de Covid-19 est désormais plus ou moins derrière nous. Mais pendant que j'écrivais le roman, nous étions encore en plein dedans. Espérons que j'aie vu juste. Il m'arrive parfois d'être anormalement optimiste.